

Toussaint tourne sur la glace en septembre.

Pour son troisième film, l'écrivain-cinéaste Jean-Philippe Toussaint a investi avec son équipe «la Patinoire» de Franconville.

ANTOINE DE GAUDEMAR

Vu de près, le hockey sur glace, c'est encore plus impressionnant qu'à la télé. Sur le terrain, une douzaine de gaillards larges comme des armoires à glace et harnachés comme pour un tournoi de chevalerie postmoderne glissent et virevoltent, se bousculent et tombent, se relèvent et se jettent à nouveau dans la mêlée: on entend leurs ahanements au milieu des raclements de patins qui font gerber la glace et des coups secs de crosses sur le palet. Habiles, les hockeyeurs ne jouent que sur une bande étroite, entre deux rails de travelling, où s'affairent deux équipes de cinéma. Une fausse et une vraie. On reconnaît vite la première à son accoutrement: perché sur le chariot de la caméra, le metteur en scène (Tom Novembre) est coiffé d'une bombe d'équitation, l'assistante (Mireille Perrier), vêtue d'une combinaison de patineuse de vitesse qui la fait ressembler à Fantomette, s'abrite derrière un bouclier de CRS, les machinos, qui poussent le chariot en dépit du bon sens, ont des casques de moto et l'ingénieur du son (Jean-Loup Horwitz), empêtré dans son matériel, tente de suivre le mouvement, plus souvent par terre qu'à son tour. De l'autre côté, la vraie équipe, celle de la Patinoire, troisième long métrage de l'écrivain Jean-Philippe Toussaint (avec Jean-François Robin à la photo), filme la fausse en train de filmer les fauves lâchés sur la glace. Hellzapoppiniennes prises de vues. A première vue, la Patinoire est un film sur le sport et le cinéma. Les joueurs de hockey sont de vrais joueurs, il s'agit de l'équipe nationale de Lituanie, venue spécialement pour l'occasion et ravie de ce long séjour à Paris, et, sur le scénario, on note même une scène avec l'ex-champion cycliste Eddy Merckx. Jean-Philippe Toussaint tenait absolument à la présence de vrais sportifs sur le plateau, et s'il a choisi des Lituanais, c'est parce que sa mère est originaire de ce pays, où lui-même s'est rendu pour la première fois en 1988. Quant à l'idée du hockey, elle lui est venue il y a quelques années à Berlin, où il a assisté pour la première fois et avec joie à un match de cette discipline. «J'ai toujours associé le sport et le cinéma», dit aujourd'hui le romancier-cinéaste, qui s'est plongé dans les règlements de hockey pour écrire son scénario, l'histoire du tournage d'un film, Dolorès, où la romance d'une star du hockey (Bruce Campbell) avec une jeune comédienne (Dolores Chaplin) est le prétexte à de très hellzapoppiniennes scènes de prises de vues sur la glace, bourrées de gags et de cascades, metteur en scène et chef op finissant leur chef-d'oeuvre plâtrés sur des brancards, la productrice (Marie-France Pisier) étant prête à tout pour que le film soit terminé pour le prochain Festival de Venise.

Fermée depuis début juillet, la patinoire de Franconville, près de Cergy-Pontoise, a été entièrement transformée en studio. Car, à l'exception de quelques extérieurs à Nogent-sur-Marne et d'une incursion à Rome (Cinecittà), le tournage se déroule entièrement là. Les gradins ont été discrètement redécorés style salle de cinéma des années 30, des petits

plateaux annexes ont été aménagés, ainsi que les bureaux de la production, une cantine, les loges des comédiens, et, nec plus ultra, un atelier multimédia permettant de suivre le tournage en direct sur l'Internet (lire ci-contre). Visiblement, l'ambiance est bonne, bien que toute l'équipe soit confinée depuis six semaines dans cette fraîche ambiance (mais c'était si agréable pendant la canicule estivale). Jean-Philippe Toussaint a l'air également satisfait de ce décor unique. Outre qu'il reconnaît avoir, depuis la Salle de bains (1), une obsession pour l'eau et le blanc, il a le sentiment, dans ce huis clos de glace, de «tout contrôler».

Tati, Fellini, Moretti. Au contraire de Monsieur et de la Sévillanne, adaptés de deux de ses livres, la Patinoire est le premier scénario original de l'auteur, c'est aussi le plus drôle et le plus débridé. «J'ai voulu faire un film franchement comique, je me sens à l'aise dans cette histoire burlesque», explique-t-il. Citant un court-métrage de Pasolini, la Ricotta, dans lequel se mêlent un tournage sur la Passion du Christ et l'envie obsessionnelle du comédien de manger du fromage de ricotta, Jean-Philippe Toussaint se réfère aussi aux Marx Brothers, à Tati, à Fellini et à Moretti: séduit par la tradition italienne d'un cinéma à la fois intellectuel et populaire, il aimerait que son film fasse rire les enfants, tout en ne perdant rien de son caractère raffiné. Malgré un scénario extrêmement travaillé et précis, il n'hésite pas à improviser, fidèle à ce mélange de rigueur et de désinvolture qui, avec l'humour, fait tout l'esprit de ses livres. Plutôt que d'une satire des milieux du cinéma, Jean-Philippe Toussaint préfère parler, à propos de la Patinoire, de son goût pour le mélange du réel et de l'imaginaire, du délibéré et du hasardeux. Cette dichotomie est ici à l'oeuvre, avec ce film dans le film, ce dédoublement drolatique des personnages. Les vrais techniciens se soucient d'apprendre aux faux les gestes du métier, malgré l'image déplorable que ces derniers, véritables branquignols des glaces, peuvent donner de la profession. Quant à Tom Novembre, il s'est fait une dégaine à la Jean-Philippe Toussaint (mêmes cheveux très courts, même costume noir). Un mimétisme volontaire, qui reflète la complicité entre les deux hommes, amis de longue date: «Il y a dix ans, explique Tom Novembre, patins aux pieds, on se retrouvait sur le fond. Aujourd'hui, on se retrouve sur le fond et la forme. J'ai toujours regretté que Jean-Philippe mette trop en sourdine son humour. Enfin, il se libère.» Avec la Patinoire, Jean-Philippe Toussaint a le sentiment de franchir un cap. Avoir écrit un scénario original semble lui procurer soulagement et souplesse. Dans sa double vie d'écrivain et de cinéaste - jusqu'ici, il a mené la première avec beaucoup plus de succès que la seconde -, le passage du roman au cinéma n'est pas chose toujours facile, même s'il ne ressent aucune schizophrénie particulière. Il se dit tantôt l'un, tantôt l'autre, ajoutant que c'est comme vivre alternativement en ville et à la campagne. «En ce moment, sourit-il, je ne me sens absolument pas écrivain.» Après avoir éteint la Télévision dans son dernier roman, il a rallumé son cinéma: sur l'écran blanc de la Patinoire s'agitent ses noirs pantins.

(1) Le film, tiré de son livre, a été réalisé par John Lvoff